

„POUR SOI, OU POUR LES AUTRES?”

(„Polityka” N° 9, 28.02.1981)

Krystyna Nastulanka converse avec Zdzislaw Beksinski

N.: Quand je vous ai appelé, pour vous demander ce rendez-vous, vous m’avez dit que vous préféreriez le renvoyer à plus tard car, suivant l’horoscope, ces jours-là devaient être défavorables pour vous. Vous croyez aux horoscopes ?

B. : Disons, que je crois à tout.

N.: Croire à tout, c'est comme croire à rien.

B. : Je crois facilement à tout, quand c'est invérifiable. Ainsi je crois à l'astrologie, à la parapsychologie ou bien à la psychotonie. Je suis prêt à croire aux petits hommes verts avec des antennes sur la tête, aux prémonitions etc, etc, tout ce qui est irrationnel. Cela vous étonne ?

N.: Non. Déjà vos tableaux annoncent un personnage non conventionnel. Et puis, vous êtes entouré de légende. On dit que vous aimez le bruit de tracteur, mais ne supportez pas les aboiements des chiens, que le bruit de l'aspirateur ne vous gêne pas, alors que vous êtes gêné par le chant des oiseaux, et bien d'autres choses encore. Alors j'ai été préparée à des surprises. Je tombe sur la première, déjà sur le seuil de votre atelier. Atelier qui ne ressemble à aucun atelier que je connaisse. Si ce n'étaient les tableaux suspendus sur les murs, on pourrait se croire dans le bureau d'un ingénieur en électronique, par exemple.

B. : Ce que vous voyez là, ce sont les appareils de musiques et des cassettes audio.

N.: Alors vous êtes mélomane.

B.: J'écoute de la musique dix et même quatorze heures par jour. La nuit, je me sers des écouteurs, pour que les voisins ne deviennent pas fous. Car j'aime écouter très fort la musique.

N. : Mais pas trop fort ?

B.:Je ne conçois pas l'éventualité d'écouter trop fort. Le plus volontiers, j'écouterai de la musique à plein registre. Je rêve de l'avoir émaner non seulement des hauts parleurs stéréophoniques accrochés sur les murs, mais aussi du plafond et du parquet, de sorte que je me trouve sur le point de croisement des sons qui m'assaillent de toute part. Je voudrai

être immobilisé et suspendu comme sur un oreiller sonore. Malheureusement, dans une tour cela n'est pas possible. Je suis contraint d'écouter à mi-registre, ce qui n'a rien à voir avec l'ouragan de musique que j'avais dans mon ancienne maison à Sanok.

N. : Vous travaillez en écoutant la musique?

B. : Je ne saurais pas faire autrement.

N. : Il y a-t-il une corrélation entre ce que vous peignez et ce que vous écoutez?

B. : Non, car je peins un tableau pendant un long laps de temps. Et entre-temps j'écoute diverses œuvres.

N.: Quelle est la période de musique qui vous soit la plus proche?

B.: En commençant par Schubert, jusqu'aux oeuvres de jeunesse de Schonberg. Mais ces derniers temps je commence à apprécier la musique très récente qui, il me semble, commence à renouer avec le XIX siècle.

N.: Vous ne cherchez pas avant Schubert?

B.: Non. Je n'aime pas la musique baroque, car trop ordonnée. Alors que, pourtant, j'apprécie la peinture baroque et déteste par exemple David. Si je cherche quelque chose d'ordonné, je préfère alors jouer avec l'ordinateur Casio.

N.: Le plus important pour vous c'est l'expression, n'est-ce pas?

B. : Mon Dieu, je ne connais rien à la musique. Simplement je m'en sers. Et je l'aime. Mais savoir si je m'en sers conformément aux objectifs de l'auteur, je ne le sais pas. Il

paraît que Ravel pleurait en écoutant Petrouchka ou Le sacre du Printemps, et ça, c'est aussi un exemple de l'emploi non conforme à la destination.

N.: Mais vos goûts sont, je crois, l'expression de quelque chose de plus profond, de votre constitution artistique et sont liés à votre art. Et si je vous demandais comment vous situez vos tableaux dans la tradition de l'art mondial ?

Je me sens proche de la tradition du XIX siècle. Pour ce qui est du métier, pas pour ce qui est de la façon de voir, de la composition, de l'éclairage et de la représentation des objets. Encore que les paysages du XIX siècle m'impressionnent fortement.

N. : Pour changer de point de vue : les critiques voient chez vous une parenté avec plusieurs artistes, d'ailleurs assez éloignés les uns des autres, tels que Bosch, Breughel, Blake, Breton.

B. : Parmi ceux que vous venez de citer, je me sens le plus proche de Blake. Mais davantage encore de Turner. Ce qui ne signifie pas que je voudrai peindre des « turners ». Ce qui m'attire dans ses tableaux, c'est la vision picturale.

N. : Mais dans vos tableaux il n'y a pas que la vision, mais aussi les récits, les symboles, une couche des significations.

B. : Ce sont plutôt les spectateurs qui leur attribuent des significations. Et je vous assure que je suis étonné en écoutant des exégèses complètement contradictoires d'un seul et même tableau, proférées par divers personnages le lundi, le jeudi et le vendredi de la même semaine. Ce qui me conforte dans la conviction qu'il s'agit plutôt d'un teste de projection. D'ailleurs, je n'aime pas parler de mes tableaux. Mon rapport à leur égard est celui d'un artiste. Je considère que leur contenu est incommunicable.

N.: Pourtant, en observant un petit personnage solitaire dans un paysage monumental et menaçant, à la place d'un jeu de formes et de couleurs – il est naturel qu'on recherche dans un tel tableau un message, une réflexion sur le monde.

B. : À tort probablement, car mes tableaux, indépendamment de ce que je peins dessus, se réfèrent à des expériences menées par des abstraits. D'ailleurs, j'ai débuté comme un abstrait. Quand je représente, par exemple, un personnage sans yeux, il ne faut pas l'analyser du point de vue de la psychologie de la profondeur ni y rechercher des contenus politiques. Pour moi la valeur de mes tableaux réside dans ce qu'ils représentent du point de vue pictural. Mais bien entendu, il s'agit aussi de l'atmosphère que je cherche à dégager, que je ressens, mais que je ne saurais nommer.

N.: Croyez-vous que les admirateurs de vos tableaux et ceux qui les achètent les perçoivent de la même manière ?

B.: Je n'en suis pas sûr. Ceux qui les achètent ou les collectionnent les amassent suivant un schéma – les uns collectionnent des paysages, d'autres des têtes.

N.: Vous vendez beaucoup?

B. : Oui, plutôt.

N.: Et vous le faites volontiers?

B.: Pas tout à fait. Je m'efforce même de ne plus vendre ces derniers temps. Et si quelqu'un insiste, je lui promets de vendre dans six mois. Car même mes tableaux le moins réussis ont en eux quelque chose qui est important pour moi. Et cela malgré les défauts que je vois clairement. Je voudrai avoir une grande maison, pour qu'ils puissent être tous accrochés sur les murs.

N. : Et ne les montrer à personne?

B.: A des personnes soigneusement sélectionnées.

N.: Pourtant vous participez à diverses expositions. J'ai remarqué vos travaux à « Zacheta », à « Desa », à la galerie de Alicja et Bozena Wahl.

B.: En général j'expose peu et rarement. Ce que vous avez vu à « Desa » était, je crois, destiné à la vente. En Pologne règne la conviction qu'une exposition, c'est quelque chose de plus qu'une simple offre de vente. Et en disant que je ne suis pas enthousiaste pour exposer, c'est à cette façon de voir les choses que je songeais. Quant à l'exposition à « Zacheta », ce n'est pas moi qui l'ai organisée. Les tableaux ont été prêtés par des collectionneurs privés et par les musées. Moi, je n'avais rien à y voir. Pour résumer : je fais les expositions. Je peins exclusivement pour moi-même.

N.: Il paraît toutefois que l'art est un fait social. Alors pour soi, ou pour les autres ?

B.: Seuls les fous ne se contredisent pas. Je voudrais que mes tableaux soient accrochés dans des maisons et en même temps je suis malade quand je les vends. Cela prouve probablement que je suis en parfaite contradiction avec moi-même.

N.: Comment réagissez vous à la critique?

B.: Je n'y attache pas d'importance excessive. Chez nous, on a l'habitude de caresser tout le monde, car on ne prend pas l'art très au sérieux. D'un côté on manque un peu de presse « assassine » et de l'autre on n'a pas de critique réactive. Et puis je lis très peu et encore moins tout ce qui se rapporte à l'art. Le seul conduit qui me relit à l'art, c'est la musique.

N.: Alors qui peint comme vous aimeriez peindre vous-même ?

B.: Ce n'est jamais univoque. Ce dernier temps on m'a fait voir l'album du peintre suisse Giger. Je ne l'accepte pas entièrement, mais ce qui m'a émerveillé, c'est son métier. Sous certain angle il fait des choses similaires aux miennes. D'ailleurs probablement il n'est pas seul. Nous sommes peut-être vingt ou trente ?

N.: Vous ne l'avez jamais rencontré lors de vos voyages?

B.: Je ne pouvais le rencontrer, car je ne voyage jamais. Je ne suis même pas allé en Tchécoslovaquie. Je suis particulièrement sensible aux désagréments du tourisme. Si je savais qu'un boy portera mes valises à l'hôtel et qu'il m'ouvrira la portière de la voiture, peut-être je me serai un jour rendu en voyage. Mais comme cela ne me menace guère, je reste à la maison.

N.: Vous êtes architecte de formation, n'est-ce pas?

B.: Oui. Depuis mon enfance je dessinais. J'ai même eu des expositions dans mon lycée de province. J'ai rêvais de faire l'Ecole du cinéma. Mais mon père m'a convaincu que les temps ne sont pas favorables aux arts et m'a persuadé d'étudier l'architecture. Dans ce métier je n'ai travaillé que trois ans et seulement sur les chantiers.

N.: Considérez-vous, comme bon nombre architectes d'aujourd'hui, que ce métier – pour des raison bien connues – ne permet pas de donner le meilleur de soi?

B.: Non, tout simplement j'étais occupé par autre chose. Et pour ce qui est des reproches qu'on adresse à nos cités pour leur ressemblance à des casernes militaires, le plus belle fille du monde ne peut donner plus que ce qu'elle a. Dissserter au sujet de la belle architecture dans la situation où la plupart de la société attend 12 ans avant d'obtenir un appartement, et une bonne partie est logée comme des animaux, c'est simplement un peu amoral. Nous sommes malheureusement réduits à construire des casernes.

N.: Est-ce lors de vos études, que vous avez appris le métier de peintre?

B. : Je ne le crois pas. Lors de mes études d'architecture j'apprenais le dessin. Mais je n'ai jamais eu dans cette matière une note supérieure à 12/20. Nous avions 20 heures pour dessiner un nu. Je l'exécutais en trois quarts d'heure et puis je filais au cinéma. D'ailleurs l'Académie des Beaux Arts apprend-elle, pour ce qui la concerne, le métier ? Je doute fort. Depuis des années les Académies apprennent aux étudiants ce qu'on ne peut pas apprendre, c'est-à-dire la sensibilité artistique. En revanche un diplômé des Beaux Arts ne sait même pas comment préparer la toile, quelles teintes peuvent être mélangées avec quelles autres et lesquelles ne le peuvent pas. A la vérité, il ne sait rien de ce qui est un savoir transmissible et de ce qui devrait être transmis. En revanche il sait presque tout, mais de seconde main, de ce qui n'est pas transmissible. Puisque je suis perfectionniste, il m'arrivait de harceler tous les diplômés de l'Académie au sujet du métier. Mais ils n'ont rien su me dire. J'ai lu tous les manuels disponibles sur la technologie, qui d'ailleurs se contredisaient. Enfin j'ai « bousillé » irrémédiablement plusieurs tableaux en appliquant

une technologie inadaptée. Est-ce que je continue à les « bousiller » - le temps le dira. Chez nous, en Pologne, on n'apprécie pas le perfectionnisme. Cela vient peut-être de notre paresse nationale. Nous sommes probablement tous trop flemmards, quand il s'agit d'un travail systématique et de long halène.

N. : Mais vous aussi ? N'est-ce pas?

B.: Moi aussi, jusqu'à un certain degré. Quand je peins le visage humain, je voudrai peindre non seulement chaque pli, mais aussi chaque pore de la peau, chaque goutte de sueur. Et ça me fatigue vite. Parfois j'ai alors envi de laisser tomber ce tableau. Sans parler de la précision, que je me suis imposée, et dont je n'ai pas été capable. En revanche je déteste ce qu'on considère comme une réussite – la nonchalance de l'art contemporain. Je sais que mes opinions sur l'art sont terriblement impopulaires et qu'on les attribue à mon long séjour en province.

N. : Aujourd'hui ça sonne comme une plaisanterie.

B.: Et pourtant... Il en est de même avec l'explication de certains traits de ma peinture, qui seraient liées à mon intérêt pour la photographie. Alors que tout ceci a été un peu autrement. J'ai commencé par des reliefs soudés dans le métal. C'étaient des choses abstraites. Ce n'est qu'après, que j'ai commencé à changer de voie. En premier lieu, parallèlement à mes travaux abstraits, j'ai commencé à faire des petits dessins „pour le tiroir”. Ces dessins étaient figuratifs, mais pour ce qui est de leur forme, très « déréalisés ». Puis est venue la peinture à l'huile. En parallèle avançait la manière de représenter les choses, qui a commencé à se rapprocher de plus en plus du réalisme, ou bien, si vous le voulez, de la photographie en couleur. Photographie évidemment un peu particulière et représentant une réalité plutôt onirique.

N. : Et quand est-ce qu'est apparu chez vous ce qu'ont dit être le théâtre de la cruauté ?

B.: Je ne vois rien de tel chez moi. Je ne supporte pas de choses pareilles. Je ne peux ni lire ni regarder les choses liées à l'Occupation. Par principe, je ne regarde pas les films japonais, car la vue de hara-kiri me donne des nausées. Et vraiment, je ne sais pas d'où viennent ces opinions ?

N.: Sur les tableaux datés d'il y a quelques années, vous montriez volontiers des gens écorchés, des muscles à nu, du sang, des plaies. Ce sont des choses dont on se souvient.

B.: En tout cas cela ne vient ni de la cruauté, ni de l'envie d'épater les gens. J'aime par exemple peindre la peau. Pour moi la distance qui sépare un tableau d'une quelconque réalité matérielle est incroyablement longue. Je ne représente qu'une réalité imaginée et, comme je l'ai déjà dit, onirique. Un rêve peut être effrayant, mais il n'est jamais cruel dans le même sens que peut l'être une photographie documentaire. Certes, il y a sûrement

des gens qui associent le sang sur le tableau au sang qui coule d'une plaie. C'est peut-être une distorsion professionnelle, mais je peux vous assurer avec tout le sérieux nécessaire, que pour moi, c'est avant tout la question d'une bonne ou mauvaise touche de la peinture et seul domine le problème pictural. A part cela, il y a sûrement un contenu, mais c'est le contenu d'une représentation imaginaire – le contenu de quelque chose qui n'existe pas, qui n'a pas de correspondant dans la réalité. Vous trouverez peut-être que je me contredis, mais nous nous sommes déjà dit, que je ne sais pas éviter les contradictions.

N.: Voilà, justement – on dit que dans votre création picturale vous mariez le traditionalisme technique avec un progressisme radical. Vous en être d'accord ?

B.: Ce n'est pas pour moi très important. Le plus important dans l'art est pour moi ce que nous inventons nous-mêmes. C'est pourquoi je suis plus sensible à des naïfs débats pseudo philosophiques en contact avec le ciel étoilé, que la préparation de savantes contributions au structuralisme. Je voudrai dans l'art rester un amateur.

N.: Et comment vous vous trouvez à Varsovie? Car ce n'est que très récemment que vous avez déménagé de Sanok ? Comment vous sentez-vous dans „le milieu” ?

B.: Je commencerai par la fin : « le milieu » c'est justement ce que je fuis. Je ne supporte pas ce stéréotype d'existence, qui a pris l'aspect d'une structure sociopolitique. Bien que j'admetsse qu'il est difficile d'éviter certains contacts, une certaine coopération avec certaines institutions, par exemple pour la préparation de curriculum vitae qu'exigent les institutions artistiques. A cette occasion je me suis rendu compte que ma biographie artistique se résume à quelques phrases seulement, car je ne suis jamais allé à l'étranger, je n'ai jamais été décoré, n'appartiens à aucun groupe artistique et ne remplis aucune fonction honorifique. Elle est bien plus courte que la biographie d'un jeune homme de vingt et quelques années, alors que j'ai déjà dépassé la cinquantaine. Alors, dans la mesure du possible, je fuis ces choses-là et vis dans ma tour d'ivoire...

N.: Dans une tour à Sluzew nad Dolinka à Varsovie.

B.: Eh, oui. A la vérité, j'aurais préféré habiter au croisement de Marszalkowska et de Trasa Lazienkowska, car il paraît que là-bas le niveau de bruit est le plus élevé et je cesserai enfin être le trouble-fête de mon entourage. Mais le plus volontiers, c'est à Hambourg ou à New York que j'habiterai, dans un bouillant tonneau sorti de l'Enfer, dans un monstrueux amas des gens.

N.: Ne croyez-vous pas que ce surprenant goût pour des métropoles du monde vous vient des années passées dans le calme de votre jardin de Sanok ?

B.: Peut-être.